

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Tu n'es pas seule

Frédéric Durand



Numéro 107, automne 2011

Marionnettes et automates : animés... mais vivants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64512ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Durand, F. (2011). Tu n'es pas seule. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (107), 38–43.

# Tu n'es pas seule

Frédéric Durand

LA PREMIÈRE FOIS remonte à une quinzaine d'années déjà. J'étais alors âgée de huit ou neuf ans. Je me souviens d'un été dont la brise n'atténuait pas la chaleur. Je jouais dans le carré de sable du parc municipal, sous le regard amusé des passants. Julien, mon frère, se plaisait à nous jeter de la terre dans les cheveux.

Pour protester, Sarah et moi avons d'abord crié. Cette réaction avait paru pacifier Julien, mais l'accalmie n'avait pas duré longtemps. Après avoir constaté qu'aucun adulte ne réagissait, il avait recommencé. Comment aurait-il pu renoncer au plaisir qu'il prenait à nous tourmenter ? Je m'étais rappelé les propos de ma mère : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fasse. » De toute évidence, la leçon n'avait guère porté ses fruits auprès de mon frère. J'en étais venue à souhaiter qu'il se lance lui aussi une poignée de terre au visage, pour en expérimenter l'effet.

J'avais à peine eu le temps de formuler ce vœu que mon frère s'exécutait devant mes yeux médusés. Il avait agi sans manifester de surprise, comme s'il mettait en application une décision qu'il avait prise lui-même. Ensuite, après avoir craché de dégoût par terre, il s'était levé, vexé. Il s'en voulait d'avoir eu cette pensée saugrenue et, encore plus, de l'avoir accomplie en public, car certains promeneurs l'avaient dévisagé en riant. Ma sœur et moi n'avions pas accordé beaucoup d'importance à l'incident — il nous arrive à tous d'avoir des idées bizarres et de les concrétiser sans nous interroger. J'avais pu passer un après-midi tranquille avec Sarah sans approfondir l'épisode.

Ce fut seulement plusieurs mois plus tard que je commençai à me questionner. Cette fois, ma voisine paraissait dans la rue avec sa bicyclette neuve pour susciter notre envie. En la voyant, je m'étais dit : « Tu te trouves supérieure à nous ?

38 Tombe donc par terre, pour voir si tu garderas encore tes

grands airs. » Aussitôt, elle s'était jetée au sol, écrasée par l'engin dont la roue avant continuait à tourner en écorchant sa joue droite. Surprise par la rapidité des événements, j'avais regardé la fillette en larmes sans dire un mot. Assis sur leur balcon, d'autres voisins avaient observé l'accident, plus ou moins perplexes.

Lorsqu'un troisième incident du genre survint — pendant les fêtes de Noël, un oncle ivre et désagréable s'était lancé en bas de l'escalier, se cassant les côtes —, j'en vins à me demander si je pouvais contrôler les autres, les forcer à prendre certaines décisions, à commettre certains actes. Je n'avais pas tardé à confirmer mon intuition par quelques vérifications : à la surprise de tous, l'une de mes tantes, réputée pour son ascétisme, s'était versé un verre de Jack Daniel's, qu'elle avait bu avec les résultats que l'on devine ; mon père avait regardé des dessins animés en ma compagnie pendant un long après-midi, alors qu'il détestait ce genre de divertissement ; après m'avoir trop taquinée, mon frère avait introduit sa main dans le foyer allumé, s'infligeant des brûlures qui l'avaient fait gémir plusieurs jours...

Pour une enfant, cette faculté était grisante, d'autant plus qu'elle ne demandait aucun effort. Il suffisait de dicter l'ordre à exécuter pour qu'il s'accomplisse dans la seconde suivante.

De retour en classe, je m'étais mise à m'amuser avec mes camarades et mes professeurs : un tel entreprenait tout à coup de barbouiller son visage à l'aide d'un stylo ; un autre refermait le couvercle de son pupitre sur ses doigts, ce qui lui arrachait un hurlement, et le gamin turbulent finissait dans le bureau du directeur, incapable d'expliquer les causes de son geste. Il aurait dû y penser à deux fois avant de me tirer les tresses.

Au départ, ma prudence me poussait à circonscrire cette série de coïncidences dans les limites du raisonnable, malgré les tentations. Chaque journée aurait pu devenir une symphonie modulée par d'innombrables bizarreries. La gratuité de ces gestes les rendait encore plus beaux : cette petite que je ne connaissais pas, par exemple, pourquoi ne se mettrait-elle 39

pas à ramper par terre en léchant le plancher ? Le spectacle serait divertissant, non ? Les envies de ce genre ne manquaient pas, jour après jour.

Je fus assez forte pour résister à une autre tentation, celle de me confier. Par le passé, quand j'avais dévoilé mes mauvaises actions à ma sœur ou à des amies, elles s'étaient empressées d'aller me dénoncer. On m'avait punie sévèrement, j'osais donc à peine imaginer le sort qu'on me réserverait si on découvrait mes talents particuliers. Je me méfiais avec raison. Plus tard, une constatation s'imposa : quand les gens visitent notre jardin secret, ils en profitent souvent pour le saccager et en piétiner les plates-bandes dès qu'on leur tourne le dos...

Quand je constatai mon impunité, j'en vins à étendre mon champ d'action, et personne n'y échappa : les parents, le facteur, le chauffeur d'autobus, qui immobilisait son véhicule pour improviser une danse dans l'allée, au rythme de la radio, à la plus grande joie des élèves qui le traitaient de fou. Je régnais sur ce monde à la manière d'un dieu capricieux guidé par la fantaisie.

Lorsque j'étais en colère, je tâchais de me contenir. Je regrettais le bras cassé du médecin qui m'avait piquée trop fort lors d'une prise de sang. Je m'en voulais aussi pour le prof d'éducation physique qui s'était frappé la tête contre un mur, après un cours désagréable... Il s'était blessé gravement, sous les yeux de ses élèves effrayés, et j'avais entendu mes parents parler d'épuisement professionnel et de démence passagère. Son remplaçant se comporta de manière plus sympathique et n'eut pas à subir mes foudres. N'empêche, me disais-je, je n'étais pas une meurtrière, n'est-ce pas ? J'étais une héroïne dotée de pouvoirs spéciaux, mais pas une *méchante*.

L'adolescence fut difficile. J'appelle cette phase ma « période clignotante ». Notre déménagement dans la ville voisine me donnait une sensation de déracinement, et mes facultés me faisaient défaut. J'avais beau me concentrer, j'étais fréquemment incapable d'investir les pensées des autres. Je perdais la maîtrise de mon don, qui s'étiola jusqu'au jour où

il disparut tout à fait. À partir de ce moment, mes efforts ne rencontrèrent que l'échec : c'en était fini. Mes cours de biologie me laissèrent supposer que des changements hormonaux étaient responsables de la perte de mon pouvoir. Il fallait accepter de laisser derrière moi l'enfance et ce qui lui avait appartenu... J'y parvins, mais ce ne fut pas sans déception. Il m'arrivait de songer avec nostalgie à ce pouvoir dont j'avais l'impression de ne pas avoir assez profité.

C'est avec d'autant plus de surprise que je constatai un jour le retour du don, qui s'accomplit presque de lui-même, dans des circonstances analogues à celles qui avaient provoqué sa première manifestation.

Cette fois, Joey, un garçon que j'aimais alors, en avait subi les conséquences. Afin de pouvoir être plus souvent avec lui, je venais de louer un appartement, situé à proximité de la maison de mon enfance. Sans même apprécier mon geste amoureux, il m'avait plaquée pour une étudiante que je jugeais stupide, n'ayant pour elle qu'une beauté artificielle. Comme trop de mâles, il s'était laissé duper par l'apparence et les artifices. Peut-être aurais-je dû le forcer à revenir auprès de moi, mais je n'avais pas envie d'imposer l'amour à quelqu'un. Je n'aurais pas supporté de côtoyer un homme qui m'aimait parce que je l'obligeais à ressentir ce sentiment à son insu.

Un après-midi, j'avais vu le nouveau couple dans la voiture de Joey. La fille m'avait reconnue. Avec un sourire narquois, elle avait chuchoté quelque chose à son compagnon, qui semblait ressentir de l'embarras. Il s'était dépêché de démarrer pour échapper à mon regard. Entre mes dents serrées, j'avais marmonné :

— C'est ça ! Crevez donc, tous les deux.

Sans y penser, j'avais utilisé l'impératif. Le bolide partit à toute allure et roula en ligne droite pendant quelques secondes avant d'aller percuter un mur de béton. Bilan : deux morts.

Outre mon sentiment de culpabilité, j'avais compris que le don était revenu. Si seulement j'avais pu prévoir le résultat de mon ordre... Mon pouvoir se réveillait après une phase 41

transitoire. Tel un dormeur trop longtemps immobile, il avait besoin de s'exercer, de s'exprimer. Pendant les semaines qui suivirent, je dormis mal, et la certitude d'être une meurtrière malgré moi ne cessait de me tourmenter. Je revoyais en rêve la voiture accélérer en trombe, sa trajectoire, l'impact fatal. Je me réveillais en sueur, inquiète à l'idée de déclencher d'autres catastrophes si ma pensée dépassait mes désirs. Puis, le temps s'écoula, et mes remords s'atténuèrent. Pouvait-il en être autrement ? Il fallait bien continuer à vivre. Un jour, avec timidité, je testai mon don en obtenant des résultats immédiats. Il était toujours là, prêt à me servir. Je m'enhardis au fil du temps, en m'efforçant quand même de demeurer prudente et de maîtriser cette faculté. C'était moi qui contrôlais le pouvoir, après tout, et non l'inverse...

C'est pour cette raison que, désormais, je perfectionne chaque jour mon talent, dans cet immeuble dont je contrôle les locataires. Certains se passionnent pour les émissions de télé-réalité ; moi, je les crée, à la manière d'un dramaturge inventif. J'ai conservé la fantaisie de ma jeunesse, et c'est amusant de voir les autres interagir en suivant mes ordres.

La semaine dernière, par exemple, j'ai conduit le jeune couple de l'appartement 2 à la séparation. Ils m'énervaient avec leur plastique parfaite et leur allure de pseudo-vedettes — elle, avec ses lunettes à verres fumés, ses minijupes et sa gomme à mâcher ; lui, imprégné en permanence d'une odeur de cannabis, ses vêtements trop grands, son médaillon en or, son air de jeune proxénète. Un autre couple m'horripilait aussi, les deux vieux de l'appartement 4 : une mégère qui laisse toujours la porte de son appartement ouverte, pour mieux nous imposer la musique sirupeuse qu'elle écoute en arrosant ses plantes ; son compagnon, un maigrichon à demi sourd dont la bouche est toujours entrouverte, qui passe son temps à jeter des regards salaces sur les filles en promenant le chihuahua.

L'idée m'était venue de leur jeter un sort permanent — je me plais à m'imaginer en jeune sorcière, l'explication biologique est trop réductrice. J'ai donc programmé leur cerveau

s'est retrouvée avec le vieux sourd, et le proxénète, avec la mémé. Bien entendu, ils ne rechignent jamais à s'embrasser en public, devant les gens ébahis, et je leur ai ordonné de présenter leur douce moitié à leur famille respective. La certitude que ces nouvelles unions leur procurent un grand bonheur a quelque chose de rafraîchissant. Après tout, ils sont persuadés d'agir selon leur volonté propre...

Ce soir, au moment d'établir ce bilan, je m'ennuie un peu. J'ai trop réalisé d'expériences de ce genre au fil des années, elles peinent désormais à me satisfaire. Plus moyen de retrouver l'excitation d'antan. Difficile d'inventer des combinaisons inédites et de me renouveler. Il y aurait moyen d'augmenter l'intensité des événements, mais je ne me suis jamais senti d'attrait pour le meurtre et je n'ai pas l'intention de commencer.

\* \* \*

Tout à coup, j'ai faim, et l'unique façon de satisfaire mon appétit s'impose à moi : manger un savon. Je me rue à toute vitesse dans la salle de bains. Le goût est désagréable, mais j'y trouve néanmoins une satisfaction réelle, qui s'estompe aussitôt que j'ai terminé.

Pour aérer mes pensées encore confuses — il me vient parfois de ces idées... —, j'ouvre la fenêtre de mon bureau et y passe la tête pour humer l'air extérieur. J'aperçois un voisin, assis sur le balcon de l'immeuble d'en face. Il me sourit d'un air satisfait.